

Susan J. Palmer, Charlotte E. Hardman (eds.),
Children in New Religions

New Brunswick-New Jersey-Londres, Rutgers University Press, 1999, 254 p. (bibliogr., index)

Nathalie Luca



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/901>

DOI : 10.4000/assr.901

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2003

Pagination : 63-170

ISBN : 2-222-96739-2

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Nathalie Luca, « Susan J. Palmer, Charlotte E. Hardman (eds.), *Children in New Religions* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 124 | octobre - décembre 2003, document 124.42, mis en ligne le 25 octobre 2005, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/901> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.901>

l'endo-anthropophagie. Comment échapper à un tel dilemme, mieux que dans la vallée du Gange aux VI^e et V^e siècles avant Jésus-Christ, après que les forêts aient été défrichées et que la culture du riz soit devenue la norme ? On n'avait plus besoin de manger son ancêtre ! C'est pourquoi les religions samaniques (et peut-être les eschatologies de la réincarnation qui les ont précédées) ont adopté le végétarisme ou expressément interdit le meurtre des animaux. »

Deux arguments purement spéculatifs sont associés pour expliquer l'abandon des pratiques sacrificielles et du régime carné : l'évolution des besoins alimentaires déterminée par le passage d'une civilisation de la chasse à une civilisation des céréales, et le travail de la culture dans l'inconscient collectif. L'expansion de l'agriculture céréalière fait disparaître « le besoin » de manger les produits de la chasse, et permet aux hommes du VI^e siècle avant notre ère, dans la vallée du Gange, d'échapper au « sentiment de culpabilité » dont ils souffrent « au moins dans l'inconscient ». On ne pouvait plus allègrement entonner les refrains les plus rebattus de l'utilitarisme et de l'évolutionnisme du XIX^e siècle.

Il nous semble, pour conclure, que ce livre brillant est religieusement engagé, qu'il est écrit à la gloire du bouddhisme, qu'il s'inscrit dans une conjoncture idéologique et culturelle particulière et qu'il n'est pas véritablement destiné aux scientifiques (on vient de dire pourquoi), mais aux militants de la Contre-Culture et de l'indigénisation des sciences sociales.

Francis Zimmermann.

124.42

PALMER (Susan J.),
HARDMAN (Charlotte E.), eds.

Children in New Religions. New Brunswick-New Jersey-Londres, Rutgers University Press, 1999, 254 p. (bibliogr., index).

L'ouvrage recensé ici s'intéresse, fait extrêmement rare, à la seconde génération des mouvements religieux implantés en Occident à partir des années soixante. Il pose la question des mineurs élevés dans des groupes socialement controversés qui ne possèdent aucun savoir-faire en matière d'éducation. Les études de cas qui y sont présentées montrent que les parents se sentent parfois démunis face à leurs nouvelles responsabilités, et qu'une différence d'attitude sépare peu à peu les adeptes-parents des adeptes libres. Les premiers recherchent davantage que les seconds une reconnaissance de leur groupe, même si elle doit passer par son

affaiblissement. Dans les deux cas, cette seconde génération représente une étape cruciale pour l'avenir des mouvements controversés. C'est un des moments où ils acceptent des compromis, où, au contraire, se radicalisent.

Les mouvements controversés adoptent différents types de comportements envers les enfants. Certains ne sont pas favorables à leur venue. Il s'agit de groupes construits par et pour des adultes. Ils ont du mal à se transformer pour s'adapter à la présence de mineurs. D'autres au contraire attendent ces enfants avec impatience. Ils sont au cœur de leurs prophéties. Aussi, se retrouvent-ils parfois responsables de l'avenir de l'humanité. D'autres enfin voient en eux l'occasion de tester leurs préceptes éducatifs, transformant alors les enfants en cobayes. Dans ces trois cas, les études nous éclairent sur les dérapages possibles. Mais elles mettent également en évidence que, dans bien des groupes, aucun problème spécifique n'apparaît.

Parmi les groupes socialement controversés, nombreux sont issus du mouvement de la contre-culture, qui a emporté avec lui les repères traditionnels de la famille. Ces groupes ont touché des jeunes filles en recherche d'épanouissement personnel, et sensibles à la libération sexuelle qu'ils leur proposaient. Lors de leur conversion, la maternité ne les intéressait pas et elles n'étaient pas encouragées à procréer. Cependant, le temps passant, des enfants sont nés et il a fallu faire face à cette nouvelle situation parfois embarrassante pour ceux et celles non engagés dans cette voie.

C'est le cas de Wicca, étudié par Helen A. Berger. Ce groupe anglais néo-païen bien développé aux États-Unis, basé sur la croyance en la sorcellerie, est composé essentiellement de femmes blanches, bien éduquées, issues de la classe moyenne. Sans leader charismatique ni organisation centralisée, il donne la primauté au choix individuel et ne préconise aucune orthodoxie particulière quant à l'éducation des enfants. Un débat s'est donc ouvert pour savoir si les enfants devaient être inclus dans l'organisation. Ce débat suscite encore aujourd'hui une tension entre parents et non-parents. Le problème principal est que les rituels de Wicca comportent des attitudes pornographiques ou très osées que certains n'ont pas envie de restreindre. La simple menace qui pèse sur les parents de se voir retirer la garde de leurs enfants à cause des pratiques sexuelles néo-païennes ou de leur rapport à la nudité a suffi cependant à transformer le ton des rituels. L'auteur de l'article constate que sous l'effet de cette pression, les festivals sont devenus plus pudiques.

Par ailleurs, bien des groupes controversés se construisent en opposition avec la société dominante qu'ils estiment pervertie et cherchent donc à s'en isoler et à en isoler leurs enfants. Convaincus que le mode éducatif occidental est nuisible pour le bon développement de l'enfant, ils mettent en place un système différent, qui, dans les faits, peut être regardé comme une sorte de laboratoire qui utilise les enfants comme cobayes. E. Burk Rochford Jr présente une étude sur les écoles des Hare Krishna, groupe d'origine hindoue dont le fondateur, Srila Prabhupada considérait que le système scolaire américain ne faisait qu'endocotriner les enfants. Il créa donc une école – le *gurukula* – estimée apte à développer leur spiritualité. Pour qu'aucune mauvaise influence ne les atteigne, il fallait au plus vite, dès l'âge de quatre, cinq ans, les éloigner de leurs parents. Le *gurukula* renforçait les frontières avec la société dominante. Il limitait les possibilités d'échanges culturels entre les jeunes dévots et les enfants étrangers au groupe. Ainsi élevés à l'écart de la société, dans une communauté très autoritaire, les jeunes Hare Krishna manquaient des bases les plus élémentaires de culture générale. Pour des raisons économiques, la plupart des *gurukula* ont fermé et une majorité de Hare Krishna fréquentent désormais l'école publique. Ces *gurukula* ont montré cependant les conséquences sur les enfants d'une rupture trop excessive avec la société majoritaire. Ils ont de grandes difficultés, par la suite, à réintégrer un environnement scolaire classique, voire, à s'insérer dans la société.

Un autre article, écrit par Amy Siskind, sur l'institut Sullivan, donne un nouvel éclairage des dérapages possibles. Il s'agit d'une communauté dissoute en 1992, fondée par deux psychothérapeutes opposés à la société capitaliste et décidés à en extraire les jeunes communautaires. Les mères étant accusées d'être à la source de l'injustice capitaliste, il fallait au plus vite leur retirer la garde de leurs enfants. Ils étaient placés dans des pensions ou se retrouvaient élevés par des nourrices recevant leurs instructions des leaders du groupe. Les enfants pouvaient également être confiés à d'autres membres jugés plus aptes à les élever. Par ailleurs, il fut mis en place dans les années quatre-vingt une sorte de banque du sperme utilisée par les femmes voulant concevoir et par laquelle furent obtenus des « enfants de la communauté », n'importe lequel des membres masculins pouvant en être le père. La famille traditionnelle était ainsi brisée au profit d'un autre type de lien, fortement communautaire. Des enfants furent également adoptés, leur sort dans le groupe évoluant en fonction des décisions des leaders. Le groupe rencontra ses

premières difficultés grâce à une affaire portée en justice, mettant en cause une mère ayant envoyé son enfant dans un camp d'été à l'âge de trois ans, et l'ayant placé en pension à cinq ans. Le juge donna la garde de l'enfant au père – extérieur au groupe – estimant que la mère confiait son rôle à des institutions extérieures. Le groupe cessa alors cette pratique. D'autres affaires concernant des cas d'enfants que les leaders retiraient arbitrairement de la responsabilité de leur mère finirent par mettre fin à la communauté.

Un dernier exemple de conception de l'éducation des enfants dans les groupes en rébellion contre la société nous est donné par l'étude d'Elisabeth Puttick, sur l'école Osho Ko Hsuan du mouvement néo-*sannyas* de Bagwan Shree Rajneesh. Cette communauté a attiré l'attention des médias en 1985 lorsque le *rajneeshpuram*, installé à Antelope, en Oregon, fut démantelé sur décision judiciaire. L'école Osho Ko Hsuan est désormais l'unique école du mouvement. Elle est installée à Devon, en Angleterre, depuis 1986, et y est bien intégrée. Elle a fait preuve pour cela d'un esprit d'ouverture, acceptant les recommandations des inspecteurs des instances ministérielles comme celles des services sociaux, et discutant avec eux de solutions à trouver pour faire face aux faiblesses de la structure de l'école. L'expérience anglaise montre à la fois l'importance du dialogue et de la vigilance. Toutefois, la situation était plus délicate du temps où le groupe demeurait à Poona, emplacement de son premier *ashram*. La communauté primait alors sur la famille et les enfants étaient élevés dans la plus grande liberté sans que leur éducation ne soit considérée comme une priorité. En conséquence, certains de ces enfants furent considérés comme des attardés, des enfants de neuf ans se retrouvant scolarisés, en Occident, avec des enfants de cinq ans.

Dans les communautés millénaristes, apocalyptiques ou messianiques d'autres difficultés peuvent apparaître. Ces groupes présentent des caractéristiques très différentes des communautés issues de la contre-culture. Ils refusent la modernité, qu'ils voient comme un signe de la fin des temps. Ils veulent revenir à des structures familiales beaucoup plus traditionnelles. Gretchen Siegler présente une étude sur La Recherche de la Vérité (*The Search of Truth*, ISOT), fondée dans le milieu des années soixante et installée dans le Nord-Est californien. Les pratiques de ce groupe ont largement évolué. Cependant l'auteur rappelle qu'au départ, les punitions corporelles étaient fréquentes, y compris sur les très jeunes enfants.

Un autre exemple nous est fourni par S.J.P. Elle a suivi une communauté messianique fondée en 1972 et installée dans le Tennessee. Le groupe se considère comme la « pure fiancée » attendant son promis, le second Messie. L'importance de la pureté a des répercussions immédiates sur l'éducation des enfants qu'il faut garder purs pour la « nuit de noce ». En dehors du fait classique que le groupe essaie de maintenir une frontière entre ses enfants et la société diabolisée en leur interdisant notamment la télévision et le cinéma, ceux-ci jouent en plus un rôle central dans son scénario eschatologique. Ils ont pour mission sacrée d'« élever le peuple et de préparer la fiancée ». S.J.P. explique que les « Anciens » ont reçu une prophétie leur prédisant sept années de tribulations durant lesquelles 144 000 mâles purs et vierges de la troisième génération seraient envoyés prêcher et impitoyablement martyrisés. Ils seraient tués et ressusciteraient dans les rues de Jérusalem. Ces jeunes hommes seraient « scellés avec le sceau de Dieu et obtiendraient des pouvoirs magiques. Ils seraient capables de provoquer des calamités, et de prédire les actes de Dieu ». Les enfants sont donc élevés dans ce but ultime, et des punitions corporelles leur sont infligées si nécessaire : « un parent qui ne corrige pas son enfant n'étant pas un vrai parent ». La pression mise sur de jeunes enfants élevés pour devenir des martyrs pose question : ces croyances enferment, voire condamnent littéralement, l'avenir « terrestre » des enfants.

Par manque de ressources financières, bien des groupes socialement controversés et très hostiles à la société sont néanmoins obligés d'inscrire leurs enfants dans les écoles publiques. Il devient alors plus difficile pour les parents de maintenir une frontière entre eux et les autres. Les enfants qui, pour leur part, n'ont pas fait le choix de rejeter la société, ont une grande curiosité vis-à-vis d'elle. L'école publique est le lieu où il leur est donné d'assouvir cette curiosité. Or, bien des problèmes se posent à leur intégration, problèmes qui viennent faire écho au discours antisocial de leurs parents. Ainsi, tous les enfants de Wicca interviewés par Helen A. Berger ont évoqué les stéréotypes négatifs qui tournent autour du terme de sorcière. Du coup, remarque l'un d'entre eux, « les enfants de cet âge sont méchants, cherchant celui qui sera le bouc émissaire, comme le petit gros, ou celui qui a un appareil dentaire. Dans nos écoles, c'était nous ». Parce que les parents des enfants des groupes controversés veulent maintenir la frontière, ils peuvent se réjouir du discrédit de leurs enfants dans les écoles publiques. Cela préserve leur isolement. Ainsi, dans certains cas extrêmes, des parents Hare Krishna ont interdit à leurs enfants de se

vêtir normalement, renforçant ainsi volontairement leur stigmatisation. La plupart du temps, cependant, l'intégration se fait si bien qu'elle pose la question de l'avenir des communautés.

Il n'est pas possible de s'arrêter sur l'ensemble des études de cas, toutes d'une grande richesse, proposées dans cet ouvrage. Il faut cependant, pour conclure, rappeler les mises en garde de James T. Richardson. Celui-ci constate qu'après avoir accusé les sectes de laver le cerveau des adultes qui se convertissaient, une nouvelle arme a été découverte avec l'arrivée des secondes générations : tous les enfants de certains groupes seraient en danger du simple fait qu'ils appartiennent à ces groupes : les sectes exploiteraient les enfants des parents présumés endoctrinés. Les abus collectifs d'enfants appartiendraient à quatre catégories : l'éducation religieuse à la maison, les punitions corporelles, un mode de vie au dessous du niveau standard, et les abus sexuels. Sur tous ces points, les études de cas montrent qu'il faut être vigilant. Mais il faut se garder de généraliser. L'ensemble des auteurs montrent en effet la rapidité de l'évolution des groupes confrontés aux jeunes, et la préoccupation essentielle de la majorité des parents pour le bien-être de leurs enfants.

Nathalie Luca.

124.43

PONS (Christophe).

Le Spectre et le voyant. Les échanges entre morts et vivants en Islande. Paris, Presses de l'université de la Sorbonne, 2002, 277 p. (préface de Christian Bromberger) (bibliogr., tabl.) (coll. « Voix germaniques »).

Récemment la presse occidentale s'est offusquée de la passivité, jugée rétrograde, de l'opinion publique islandaise face au droit octroyé à une industrie de recherche biomédicale de ficher la carte génétique de tous les Islandais dans une vaste base de données. Atteinte au droit le plus sacré de l'homme, négation scandaleuse d'un principe universel d'éthique ? En Islande, cette entreprise cartographique passe d'abord pour une affaire locale entre les vivants et les morts permettant (chose parfaitement normale) de donner une forme lisible à l'idée de continuum généalogique. Rapportée par C.P., cette anecdote est parfaitement révélatrice de « la banalité » de la croyance solidement ancrée dans ce pays en la présence des morts dans l'univers quotidien des vivants. Il s'agit même, nous dit l'auteur, d'une « lapalissade islandaise » (p. 9). Mais comment peut-on de nos jours légitimement croire aux fantômes, et en plus tenir compte de leurs